

GIDE ET LA QUESTION EUROPÉENNE

par

Pascal DETHURENS

“*Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles*”, écrit Valéry dans la célèbre “Première Lettre” de “La crise de l'esprit” qui ouvre *Variété 1*. A la même époque en 1919, que pense Gide de notre civilisation occidentale, agonisante après la déliquescence de l'Histoire qui suit la première Guerre Mondiale ? Interrogation curieuse : soumettre à Gide, au milieu de ses contemporains, autrement plus investis que lui en apparence dans celle-ci, la question du statut et du devenir de l'Europe ! L'Europe ? Mais, au lendemain de la Grande Guerre, elle forme le centre de gravité des réflexions d'un Valéry dans ses *Variété 1, 2 et 3* ainsi que dans ses *Regards sur le monde actuel*¹, d'un Claudel méditant à la lumière double des Saintes Ecritures et de sa propre expérience au Japon et en Amérique dans *Contacts et circonstances*, d'un Malraux qui dans *La Tentation de l'Occident* considère le dépérissement de la civilisation européenne, ou encore d'un Cendrars, d'un Artaud ou d'un Paul Morand qui eurent tôt fait de déceler les tremblements sismographiques ébranlant l'Europe depuis la guerre. Or, se peut-il que Gide se soit tu sur la question européenne ? Ce serait une grossière erreur que de n'envisager la quête idéologique gidienne qu'à partir de sa polémique *Littérature engagée*. Car dès avant la chose africaine (la condamnation des grandes compagnies coloniales dans *Voyage au Congo* et dans *Retour du Tchad* en 1927 et 1928) et la chose soviétique (la fascination suivie de la terrible déception que lui inspira la Russie dans *Retour de l'URSS*, en 1936 et 1937²), l'interrogation européenne présidait largement, quoique de façon moins spectaculaire et moins connue semble-t-il, aux réflexions politiques de Gide. Le Maghreb constituant une oasis de bonheur à part dans l'univers gidien, ni l'Afrique ni la

Russie ne semblent pouvoir s'ériger en lieux du sens aux yeux de Gide. Qu'en est-il alors de l'Europe ?

*

La voix de Gide ne s'est peut-être pas élevée aussi haut que celle de ses contemporains pour interroger la civilisation européenne, sortie ruinée des désastres de la guerre. Et pourtant ! Et pourtant, deux textes fondamentaux cristallisent en leur écriture tous les courants de pensée qui irriguèrent la réflexion de ses contemporains : *Incidences*, paru en 1924, et le *Journal*, évidemment. Y sont confrontés les deux mouvements à sens contraire qui scindent l'Europe politique dès avant les années 1920 : le mouvement centripète, si l'on peut dire, que constitue selon Gide le nationalisme barrésien, et le mouvement inverse, centrifuge, que dessinent avec Gide lui-même les partisans d'une politique de rapprochement avec l'Allemagne : et l'on songe ici à Thomas Mann qui, en 1922, dans les *Exigences du jour* fait l'éloge de Gide dans sa position vis-à-vis du problème des rapports franco-allemands³, c'est-à-dire face à la question européenne.

Ni sa correspondance, pourtant ouverte aux sujets les plus vastes, entretenue tant avec Valéry qu'avec Claudel, ni ses autres récits parus après la première Guerre n'offrent à la lecture de quoi tenter d'analyser la problématique européenne dans le parcours intellectuel gidien. Cependant, en réponse à une enquête de la *Revue de Genève* en 1923 Gide publie un article capital, ramassé en une dizaine de pages uniquement et qui tente à lui seul d'envisager "L'Avenir de l'Europe"⁴. "L'Avenir de l'Europe" constitue un moment unique dans l'œuvre gidienne : il s'agit là d'une analyse ponctuelle, parfaitement datée historiquement, synchronique, de l'Europe, tandis que dans ses sinuosités et ses méandres le *Journal* montre que l'Europe a agi de façon diachronique, génétique, en accompagnant sans cesse Gide dans sa quête à la fois morale et idéologique⁵.

Ce titre, "L'Avenir de l'Europe", qui est une affirmation et non pas une interrogation (celle-ci détournerait, orienterait le sens), laisse supposer déjà qu'après la tourmente de l'Histoire espoir et perspectives sont choses acquises pour Gide. Ce n'est pas là rien : dans son impressionnant ouvrage philosophico-historique *Le Déclin de*

l'Occident (1920), Oswald Spengler condamne la civilisation européenne à la privation d'avenir et de sens; à la même époque, Malraux est bien pessimiste quant au devenir de l'Europe, et Valéry sceptique également. Or, Gide, peu après la guerre, songe déjà au contraire à l'épanouissement de l'Europe dans la ferveur : on ne saurait trop insister ici sur l'étroite coalescence, dans le génie gidien, entre morale et politique.

Relativisme est sans doute le terme qui convient le mieux pour qualifier la place occupée par l'Europe dans le monde selon Gide, qui expose "quel peu de place" elle occupe "sur le globe terrestre". Seulement, malgré ou par-delà la somptuosité que revêt chez l'auteur des *Nourritures terrestres* et de *l'Immoraliste* l'Afrique du Nord, l'Europe est d'abord pensée comme lieu du sens : initialement, elle est un don du ciel : "*Sur ce globe enfin telle heureuse proportion de terre et d'eau, tel écartement du soleil entre tous continents surent favoriser notre Europe...*". Une précision s'impose d'entrée de jeu sur la désignation par Gide du lieu qu'il analyse : "*Lorsqu'on parle aujourd'hui de civilisation occidentale, ce n'est pas tel pays en particulier, mais l'Europe entière qu'il s'agit de considérer*". Si la sphère de ce regard est globalisante, encore relègue-t-elle hors de son champ le monde américain.

Geste réducteur ? Non pas, puisqu'à l'origine est le mouvement, la marche vers la découverte, qui spécifie ce que Sartre appelle la génération de voyageurs des années 1910-1920⁶. Et Gide d'historiciser son propos : "*La génération dont je fais partie était casanière, elle ignorait beaucoup l'étranger, et loin de souffrir de cette ignorance, était prête à s'en glorifier*". Quelle est donc cette "génération" ? Sans doute pas celle des diplomates, amis et/ou contemporains de Gide, Claudel, Giraudoux, Valéry, Saint-John Perse, Paul Morand. Sans doute pas non plus celle, plus tard, des passionnés de l'espace que sont Cendrars ou Malraux. A qui précisément ici Gide fait-il allusion, qui sont ces Européens casaniers qui, de ce fait, n'avaient au dire de Gide pas suffisamment de recul pour juger du statut de l'Europe ?

Songons à la sotie *Paludes*, récit d'un voyage avorté, qui consacre en même temps la mort de l'exotisme et l'étouffement européen et qui rappelle dans *A Rebours* le refus de voyager de Des Esseintes. Mais trouvons surtout l'explication de cette constatation chez Gide lui-même,

lorsque dans son Journal il s'exclame : *"Ah ! lever l'ancre, et pour n'importe où ! Pourquoi, comment me suis-je laissé retenir si longtemps, durant ma jeunesse ! Que n'ai-je rencontré, vers vingt ans, celui qui m'aurait entraîné ! que j'aurais accompagné jusqu'au bout du monde. Mais en ce temps (c'est-à-dire vers 1890-1900) personne ne parlait de voyage; et c'est déjà beaucoup d'avoir poussé jusqu'en Algérie. Qu'eussent été mes Nourritures, si j'avais su promener ma faim jusqu'aux tropiques !"*⁷. Parallèlement, quelques années auparavant, cet esprit petit-européen avait déjà frappé Gide dans ses *Feuillets* de 1918 dans lesquels il déplore cette sanctification par la culture occidentale des *"Mots spécifiquement français : "tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos, dans une chambre", "désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux", "que diable allait-il faire dans cette galère ?" "cultivons notre jardin", "comment peut-on être Persan ?" ... "La terre et les morts", "Fallait pas qu'il y aille", etc"*.

L'après-guerre, les années 1920 marquent donc un bouleversement prodigieux du jugement de l'Europe sur elle-même, selon Gide, renversement qui va dans le sens d'un élargissement spatial et qui, partant, permet une plus juste définition de la civilisation européenne. Voilà pourquoi, dans *"L'Avenir de l'Europe"*, Gide fustige par une brève allusion biblique, la pétrification à laquelle le nationalisme de Barrès menace de mener la France et, par extrapolation, l'Europe; dès 1920, *"l'histoire de la femme de Loth"* permet de comprendre *"qu'à reporter ses regards en arrière, à contempler sans cesse "la Terre et les Morts", on devient une statue de sel"*. Aussi, loin de sombrer dans l'immobilité et de voir bloquées ses énergies, l'Europe selon Gide se présente comme un élément dynamique, une force motrice de propulsion. A tel point, ajoute Gide en citant son convive et interlocuteur chinois, que *"La jeune Chine qui s'agite se soulève et se désemmaillotte de son passé, a été préalablement réveillée par les idées occidentales"*. Signe de la bonne santé de l'Europe dont Gide fait la radioscopie.

Diagnostic étrange, néanmoins, de la part de Gide qui, une dizaine d'années auparavant, lors de son voyage en Turquie, avait beau écrire que *"notre civilisation occidentale — j'allais dire : française — est non point seulement la plus belle; je crois je sais qu'elle est la seule"*⁸,

n'envisageait pas moins, sous forme d'hypothèse, "*la fin d'une civilisation*"⁹. En d'autres termes, l'Europe peut-elle avoir encore un avenir à l'orée des années 1920, comme le souligne le titre de son article, si à peine quelques années plus tôt Gide décelait son déclin, sa sénescence et son effondrement ? Problème épineux que cette quasi concomitance, dans l'oeuvre gidienne, du discours catastrophiste et du discours utopiste ! En effet, en même temps que dans "*L'Avenir de l'Europe*", Gide avance que l'irrespect et la destruction sont l'appréhension spécifiquement européenne du monde, il renforce cette idée par le constat d'un alanguissement moral général sévissant en Europe : "*il était surtout sensible, en Europe, à l'expression de fatigue, de tristesse et de souci de tous les visages, et il lui semblait que nous connaissions tous les arts hormis celui, si simple, d'être heureux*"¹⁰.

Et de même, faisant écho à ces remarques, le Journal fait le recensement de tous les signes qui menacent de mort la culture occidentale. C'est ainsi par exemple que "*Le pays plonge dans le deuil, la dévastation, l'horreur*" (10); que notre temps est "*celui où tout est remis en question*"¹¹; que "*Copeau parle de Florence, de Fra Angelico... Tout cela existe donc encore ?*"¹² ; que la France semble "*une race sur le déclin*"¹³; que "*l'on s'aperçoit, à l'heure du danger, que l'édifice entier, du haut en bas, est vermoulu*"¹⁴; que la France subit une "*lente décomposition*"¹⁵; que Gide prédisait "*l'abominable déchéance où reculait peu à peu notre pays*"¹⁶; et que "depuis longtemps, et bien avant la guerre, j'étais obsédé par l'idée abominable que notre pays se mourait."¹⁷ Surenchérissant sur ce paysage idéologique du chaos européen, Gide parsème tout le long de son *Journal* des remarques qu'on croirait issues de l'*Apocalypse* : "*Tout me montrait son épuisement (de la France), sa décadence; je les voyais partout; il me semblait qu'il fallait être aveugle pour ne pas les voir. Si quelque chose peut nous sauver, pensais-je, ce ne peut être qu'une crise immense, comme en a déjà traversé notre histoire, un grand danger, la guerre...*"¹⁸

Pourtant, la fin de la guerre ne marque pas dans l'itinéraire gidien la régénérescence tant souhaitée de la culture européenne. Comme il en fait part à Valéry dans sa *Correspondance* avec le poète, c'est le 28 mars 1922 que Gide écrit son fameux article "Sur l'état actuel de l'Europe", qui deviendra "*L'Avenir de l'Europe*"¹⁹, dont le projet

remonte initialement dans son *Journal* à la suite d'un dîner avec Rathenau dont le leitmotiv est que "*L'Europe entière court à sa ruine*"²⁰. Malgré l'absence de commentaires sur cet incessant refrain de son interlocuteur, Gide poursuit cependant la même ligne directrice catastrophiste qui caractérise aussi la structure dominante de la pensée de Valéry à la même époque, en constatant avec dépit que "*malgré toute résolution d'optimisme, la tristesse, par instants, l'emporte : l'homme a décidément par trop saboté la planète*"²¹ et que, par conséquent, "*nous commençons à entrevoir la fin de l'époque mythologique*"²². La mort des signes et la mort des mythes : tout se passe comme si pour Gide le travail de l'Histoire sur l'Europe avait consisté à anéantir les plus belles réalisations, à détruire les ambitions les plus prometteuses — à meurtrir sa ferveur. Bref, l'Europe de la Guerre et des années 1920 est l'Histoire sinistre d'un suprême gâchis.

Voilà pourquoi, conclut Gide en citant son interlocuteur chinois de "*L'Avenir de l'Europe*", le long dépérissement des civilisations à travers le temps n'a pas su épargner l'Europe : faire l'économie de ses potentialités et de ses énergies lui aurait paru hors nature, si bien que ce qui subsiste en 1923 de la civilisation occidentale, c'est un lieu usé : "*L'humanité, poursuivait-il (le Ministre chinois), pouvait se proposer de progresser avec usure, ou d'empêcher l'usure en se refusant au progrès*". Or, comme il est de l'essence de l'Europe de sacrifier au progrès, ce n'est pas un hasard si elle se voit réduite à l'ère de l'*après*. Ne nous méprenons pas : cette métaphore de l'usure européenne employée par Gide semble peu en harmonie avec le vitalisme et la fascination pour l'énergie de l'auteur des *Caves du Vatican*, mais elle est d'époque. C'est un tribut. La même idée du vieillissement de notre civilisation surgit partout dans l'écriture tant romanesque que philosophique des années vingt : pour avoir lu Hermann Hesse²³, Thomas Mann²⁴, Dos Passos²⁵, Bounine²⁶, pour avoir eu connaissance des essais théoriques de Valéry qui met en doute la solidité et la pertinence de nos valeurs européennes dans les années d'après-guerre, Gide a trouvé partout dans ses lectures le refrain obsessionnel et désenchanté de la fin du monde européen, de son obsolète, de son suranné. Ce n'est donc pas un hasard si Gide peut faire figurer dans les réflexions de son interlocuteur chinois cet aveu de surprise relatif à la culture européenne. Celui-ci, le "*Céleste*" s'étonne en effet de ce que

“ce n'est point qu'au demi-sommeil vous ayez préféré la vie, et à la stagnation le progrès votre civilisation a sûrement élevé l'homme plus haut que nous n'avons jamais pensé qu'il pût atteindre — mécaniquement parlant, tout au moins — et vous pouvez penser que cela valait bien quelques rides”. Paroxysme versus engourdissement : voilà les deux termes, les deux pôles extrêmes entre lesquels Gide circonscrit l'espace éminemment oscillant, dialectique, de la genèse européenne. C'est dire si dans la pensée gidienne l'Europe, hésitation peu prolongée entre la paralysie pétrifiante et la production exacerbée du sens, il ne saurait y avoir d'entre-deux ni de demi-mesures. L'Europe assure son existence au prix même de sa vie, recourt au tumulte pour éviter de sombrer dans l'apathie du chaos²⁷. Au total, Gide pose le postulat suivant, qui frappe par son audace et sa modernité : L'Europe s'est usée à lutter non tant contre ses excès ou ses folies, que contre son propre dépérissement; partant, le travail fourni par l'Europe est en tous points semblable à un curieux corps malade, appliqué non tant à vivre qu'à sécréter soi-même sa propre faiblesse conséquente à sa lutte interne. Tout se passe comme si pour Gide il y avait dans la génétique historique de l'Europe constat absurde d'impuissance, cercle sans fin, mythe de l'éternelle circularité du mal sans que celui-ci, prenant la tangente, puisse dessiner la spirale libératrice. Donc, ce sont ses énergies, son vitalisme, son exacerbation, la consommation de toutes ses facultés qui ont fini par affaiblir et épuiser la civilisation européenne : et cette loi — ou plutôt cette hypothèse — s'érige en véritable paradigme dans l'herméneutique gidienne de l'Histoire.

Or, pourquoi ? sinon parce qu'au sein du système une faille est venue casser l'idyllique homogénéité du champ du réel européen. En effet, cette faille que décèle Gide et qui provoque la crise de l'esprit européen, pour reprendre en l'adaptant le mot de Valéry assez proche de Gide sur ce point, provient de l'incompatibilité entre elles des injonctions et des sollicitations de l'Europe. D'où l'interrogation du ministre chinois : *“Ne croyez-vous pas, reprit-il, que tout ce dont souffre aujourd'hui l'Europe vient de ce qu'ayant opté pour la civilisation, elle se rallie à une religion qui la nie ? Par quelles tricheries arrivez-vous à concilier l'un et l'autre ? Mais à vrai dire vous ne conciliez rien. Vous vivez dans un compromis”*. Tout se passe

comme si la règle du jeu de l'Europe fonctionnait à partir de l'impossible jonction de ses sphères. Le pacte du jeu européen, selon Gide, reposerait alors sur l'acceptation déroutante de l'hétérogénéité première. Aussi l'espace européen repose-t-il aux yeux de Gide sur un vaste leurre central. Le maître-mot est lâché : c'est bien la religion, autour de quoi tourne ici l'écriture gidienne, qui a brisé la tranquille et radieuse transparence de la chose européenne. Mais c'est seulement après avoir mis en relation ce postulat, repris par Gide à son compte et assumé comme tel, et deux fragments du *Journal* que nous le comprendrons plus à fond. Dans son *Journal* en effet Gide revient à deux occasions sur ce même problème, qui nous apparaissent comme autant d'éclaircissements, et chaque fois à propos du *Soulier de Satin* de Claudel — et pour cause : cette pièce est tout entière traversée par la question européenne. "Achévé le *Soulier de Satin*, écrit Gide²⁸. *Consternant. On imagine malaisément que dans une autre religion, les défauts de Claudel eussent pu s'épanouir aussi à l'aise que dans le catholicisme. Dans le catholicisme, aucun de mes défauts ne trouverait encouragement*". D'autre part, continue Gide plus loin dans le *Journal*²⁹, "*l'Espagne au Soulier de Satin brûle ses couvents plus féroce­ment que n'a jamais fait le pays de Voltaire. On peut bien dire qu'elle n'a pas volé ses excès et que son Inquisition de jadis lui préparait de longue main ses représailles (...) Hélas !*" Or, justement, que signifie politiquement ce drame claudélien sinon l'affirmation de la splendeur européenne rayonnant dans le monde entier ? Remarquons donc d'abord que c'est à travers les oeuvres littéraires, signes et témoins de la civilisation européenne, que Gide porte un regard sur l'actualité des idées. Mais surtout, les spasmes dont est ébranlée l'Europe sont mis sur le compte de la religion catholique, comme si en elle-même pour Gide elle ne servait politiquement qu'à engendrer trouble et inquiétude, c'est-à-dire à opérer une brisure ontologique entre les diverses strates du savoir européen. Voilà pourquoi "*vous (les Européens) ne conciliez rien*", puisque Gide vient de montrer que la catholicité est l'inassimilable, la perpétuelle inconciliation — la différence. Catholicité *versus* civilisation sont dès lors les deux forces qui déchirent le tissu jadis lisse et un de l'Europe. Au total, retenons provisoirement de la réflexion gidienne l'image de l'Europe perdue dans le labyrinthe de ses signes et de ses voies divergentes. A la même

époque, tant dans *Variété* que dans ses *Regards sur le monde actuel*, Valéry répond comme tacitement, silencieusement, à Gide, en posant semblablement que la crise de l'esprit occidental provient de l'antinomie des savoirs européens qui définissent l'homme chacun dans une sphère irréductible à toutes les autres, si bien que l'homme, égaré dans l'univers des codes occidentaux, a son centre partout et sa circonférence nulle part. L'Europe gidienne et valérienne offre comme spectacle le tableau d'un écartèlement de l'humain.

Aussi Gide peut-il reproduire sans les commenter les propos du diplomate chinois : *"J'ai beaucoup voyagé. J'ai vu des Musulmans, des Bouddhistes; j'ai vu partout les mœurs, les institutions, l'aspect même de la société, façonnés selon les croyances — oui, partout; excepté chez les peuples chrétiens"*. C'est que, contrairement aux civilisations orientales fondées sur la coalescence des structures sociales et philosophiques, la civilisation européenne tire son principe organisateur de leur déshérence et de leur arrachement. La pensée gidienne de l'Europe, en somme, est la pensée de la *séparation*³⁰. Cette séparation, Valéry l'appelle *"l'incoordination"*, qualifie exclusivement la culture de l'Europe, et Gide la précise par une métaphore musicale. Par exemple, le *"malentendu"*, la *"duperie"* qui régissent la marche de l'Europe produisent, comme musicalement un accord imparfait ou raté, *"je ne sais quoi de discordant qui vous (les Européens) conduit à la faillite"*. C'est là souligner pour Gide que l'Europe ne tient pas toute seule, ne présente pas plus d'homogénéité — qui serait, par contrecoup, l'apanage de l'univers oriental — que d'autonomie significantes. Métaphore d'époque, elle aussi : Claudel l'emploie également dans le *Soulier de Satin*, mais dans une visée toute différente (qui explique la raison de la *"consternation"* que ressentait Gide à sa lecture), puisque dans le drame et la pensée de Claudel la discordance est chance de salut pour l'Europe³¹, en tant que tout *"accord"* réalise la totalité harmonique et musicale des *"discords"* perceptibles dans la civilisation. Cette audition radicalement opposée des accords et des discords de l'Europe par Gide et Claudel permet à son tour de comprendre pourquoi chez le poète-ambassadeur l'Europe ne souffre pas de la scission entre ses instances (sinon sous la forme du protestantisme, assimilé au satanisme et à la germanité), tandis que chez Gide la religion empêche la communion des instances et des savoirs de

l'Occident, comme il le fait observer au "*Céleste*" : "*Sans en avoir l'air, la religion chrétienne, et la catholique à peine un peu moins que la protestante, est une école d'individualisme; peut-être la meilleure école d'individualisme que l'homme ait jusqu'à ce jour inventée*". Comme on est loin de l'exclamation du Vice-Roi de Naples, qui dans le *Soulier* en 1924, soit au même moment que l'article de Gide, s'écrie : "*L'Eglise en appelle à l'Univers !*"³². De rassemblement passionné et offrant l'image d'une Europe conquérante et solide chez Claudel, la civilisation occidentale, sous la forme de la religion chrétienne, devient chez Gide puissance de fractionnement et de dissémination.

Seulement, s'arrêter sur ce constat étonnerait : l'apprentissage gidien n'est-il pas celui de la "*ferveur*" ? de la "*disponibilité*" ? Pourquoi alors l'Europe, à sa façon, ne saurait-elle profiter de ces atouts ? La mort des mythes et la décadence de la culture occidentale n'ont qu'un temps dans le parcours de la pensée gidienne. De même qu'à la satire destructrice des mythologies littéraires dans *Paludes* succèdent l'émancipation exaltée du moi dans les *Nourritures*, de même, un peu à la manière d'un palimpseste, à l'étiollement de la belle Europe de jadis fait suite dans l'itinéraire idéologique gidien sinon la glorification de la crise, du moins dialectiquement la mise à profit de la crise. Ce qui s'affiche ici, est l'application d'une des grandes lois de la pensée gidienne, ne progressant que par le miroitement l'un dans l'autre des contraires. C'est que dès le début même de la guerre, Gide se hasarde dans la croyance qu'"*on entrevoit le commencement d'une ère nouvelle : les Etats-Unis d'Europe liés par un traité limitant leurs armements*"³³. L'hypothèse d'une confédération européenne, outre sa transhistoricité³⁴, laisse envisager à son tour la possibilité d'un quelconque "*avenir*" à l'Europe. La crise, le "*déclin de l'Occident*" pour reprendre le mot-structure de Spengler, ont ceci de prodigieux pour Gide qu'ils offrent à la civilisation de se revivifier. Europe-Phénix que l'on voit ressurgir des décombres de la guerre, lorsque Gide dès 1915 ose cette prophétie : "*Je vous dis que c'est une nouvelle civilisation qui commence. Celle d'hier s'était trop appuyée sur la latine, c'est-à-dire sur ce que la culture avait produit de plus artificiel et de plus vain*"³⁵. Et ce au point que notre temps est "*celui où tout est remis en question*"³⁶. Aussitôt se dessine un parallélisme entre Gide et Valéry, qui met en évidence chez tous deux la réduction en poussière

de notre civilisation européenne au début du XX^{ème} siècle, et la naissance, au-dessus des ruines de celle-ci, d'une autre civilisation. Mais tandis que Valéry fait de l'Occident actuel le lieu du trop-plein et de la surcharge sémantique dangereuse, et qu'il indexe la prédominance accrue dès 1918 de toutes les civilisations autres qu'européennes³⁷, Gide pense que l'Occident est encore capable de se réédifier même sur son champ de cendres³⁸.

D'autre part, ce qui fait la grande originalité de la réflexion de Gide sur l'Europe pendant l'entre-deux-guerres, c'est l'idée que si péril il y a pour le statut de l'Occident, c'est en tant que la civilisation s'auto-détruit, *sui generis* pourrait-on dire, comme par fait exprès, et non pas sous les coups ou la montée des autres civilisations³⁹. Poursuivons : la spécificité de Gide réside en ce qu'il pense l'Europe en soi, et non dans un système de balancier avec les autres espaces culturels⁴⁰. Bref, désespérer de l'Europe n'entre en aucune mesure dans la sphère idéologique gidienne, même au moment de l'effondrement le plus total : *"Et dès le début de celle-ci (la guerre de 1914-1918), je me suis laissé joyeusement envahir par l'espoir. La Patrie sembla se ressaisir. Nous eussions tous donné notre sang pour la sauver"*⁴¹.

C'est ainsi que *"toute cette triste comédie qui se jouait sur notre monde occidental portait pour titre : La recherche de l'individuel ou le sacrifice du bonheur"* : d'où la valorisation de la crise par Gide pour autant que celle-ci ait pour corollaire l'épanouissement des individualités. On touche du doigt ici, peut-être, ce qui forme le centre de la morale gidienne en matière de politique. Si l'Europe comme entité morale a à sacrifier la douceureuse béatitude de son alanguissement, de son confort, alors l'inquiétude aussitôt l'envahit et l'espoir d'une meilleure connaissance de soi peut renaître. En quoi le destin de l'Europe suit très exactement les fluctuations dialectiques (l'assoupissement — l'inquiétude — la lucidité) que l'éthique gidienne fait circuler chez le sujet moral. Aussi quand son interlocuteur demande à Gide *"de lui déclarer à (son) tour ce qu'(il) pensait de l'Europe, (Gide) lui répondait qu'(il) en pensait beaucoup de bien"*.

L'Europe gidienne ou la leçon d'optimisme. Certes, mais dans l'instabilité précaire et provisoire de toutes les assertions de l'auteur de la *Symphonie pastorale*, tout n'est pas aussi immédiat. Encore faut-il au préalable pour Gide régler leur compte à ceux qui malmènent

“L'Avenir de l'Europe” en minimisant l'apport de ses diversités, c'est-à-dire en restant en-deça de la nécessité de son hétérogénéité. C'est ainsi que *“je crois que nous assistons à la fin d'un monde, d'une culture, d'une civilisation... et que les partis conservateurs s'abusent s'ils estiment pouvoir loger l'avenir dans les institutions du passé, car les formes vieilles ne peuvent convenir aux forces jeunes”*. Or, qui donc est visé ? Là encore, la relecture du *Journal* s'avère indispensable. Par exemple, dans ses *“Feuillets”* de 1918, Gide écrit un article sur *“France et Allemagne”*, en s'élevant contre les partis nationalistes qui exagèrent les différences qui rendraient impossible toute entente entre les deux nations, et qui, partant, proscrivent l'hypothèse de l'union européenne. Car selon Gide, *“sur le terrain de la culture, aussi bien dans les sciences que dans les lettres et les arts, les défauts et qualités de part et d'autre (en France et en Allemagne) sont à ce point complémentaires qu'il ne peut y avoir de profit que dans une entente, que de préjudice dans un conflit. Un écrivain (...) a le droit et le devoir d'affirmer combien cette entente lui paraît souhaitable; disons plus : indispensable, dans la situation actuelle de l'Europe”*. L'europanisme au service de la revalorisation de l'Europe; le principe à l'aide de la cause. C'est là pour Gide former l'idée qu'il y a à gagner à s'assembler, pour autant que l'Europe soit morte dans l'isolement, chaque culture s'étant dissoute à ne pas considérer ses voisines. La différence n'isole pas, ne condamne pas, elle est moins une interdiction qu'une permission : cette croyance si gidienne en la libre-circulation souhaitable des cultures irrigue tout le *Journal* au lendemain de la guerre. Aussi Gide assimile-t-il les *“partis conservateurs”* aux nationalistes, au sujet desquels il écrit : *“Rien ne m'irrite plus que cette conviction où les nationalistes entretiennent le commun des lecteurs français, qu'ils sont à tout jamais incapables de comprendre les nationalités étrangères. Loin de chercher à reconnaître en elles ce qui, malgré les différences, reste humain et par quoi ils pourraient sympathiser, ils ne font état que de ces différences”*⁴². Partant en guerre contre le nationalisme d'un Barrès hostile à un commun dénominateur européen, Gide fait l'éloge de la transplantation, du dépassement indispensable à la santé de l'Europe. Et de citer en les admirant les phrases célèbres de Hawthorne : *“La nature humaine ne peut se développer heureusement lorsqu'elle est plantée et replantée de*

génération en génération sur le même sol épuisé. Mes enfants (...) étendront leurs racines dans un nouveau sol"⁴³. *Incidences* présentent d'intéressantes similitudes avec le *Journal*, dès qu'il s'agit pour Gide dans ses "*Billets à Angèle*" d'analyser le cas Maurice Barrès. Soulignons surtout ce fragment : "*Barrès soutient que l'animal ou la plante ne prospèrent nulle part aussi bien que dans son lieu d'origine; cela peut paraître "logique", mais cela est faux*". Ou encore les réticences de Gide à l'égard de Maurras et de l'"*Action Française*"⁴⁴.

Voilà pourquoi au déclin de l'Europe doivent succéder dans les exigences gidiennes la valorisation de l'échec et la sanctification de l'union dans la différence. L'exaltation qui retentit à travers tout le *Journal* comme dans les écrits politico-idéologiques des *Incidences* est la voix de Gide sollicitant en l'admirant le respect de l'idiosyncrasie de chaque culture au sein de la sphère européenne. Tout se passe comme si c'était au prix du respect de la culture de l'autre, de l'autre culture, que pouvait s'obtenir de la valeur pour sa propre culture; comme si c'était d'un système neuf de vases communicants entre les diverses nations européennes que devait être issue la régénérescence. Voilà donc où l'on retrouve la si célèbre "*ferveur*" gidienne à l'oeuvre dans la vision politique du monde : écoutons donc cet appel optimiste et lucide à la fois de la ferveur de la nouvelle harmonie européenne : "*Aucun pays d'Europe ne peut plus désormais prétendre à un progrès réel de sa propre culture en s'isolant, ni sans une indirecte collaboration des autres pays*", car "*tout aussi bien au point de vue politique, économique, industriel — enfin à quelque point de vue que ce soit, — l'Europe entière court à la ruine si chaque pays d'Europe ne consent à considérer que son salut particulier*". Le salut sera collectif ou ne sera pas : tel paraît être le credo gidien.

Encore faut-il lui conférer un statut solide, et ne pas verser le discours dans l'utopie⁴⁵. Ce à quoi s'applique Gide en optant pour une forme synthétique du moi et de l'autre européens : "*Le véritable esprit européen s'oppose à l'infatuation isolante du nationalisme; il s'oppose également à cette dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme*"⁴⁶. C'est donc par le biais ou le prisme de la personnalité une et indivise, mais généreuse, que Gide formule le pacte du nouvel esprit européen⁴⁷. Toutefois, une précision s'impose : si l'idiosyncrasie doit primer, tant dans la psychologie, la morale, que la

politique gidiennes, c'est parce que "il ne s'est jamais agi de "littérature européenne", ainsi que le prétend Gosse dans son article sur les rapports intellectuels franco-anglais paru dans la *Revue des Deux Mondes*, mais de "«culture européenne» qui comporte une participation des diverses littératures de notre vieux monde, chacune puissamment individualisée. Et seule la participation de chaque littérature, seule sa nationalisation, permettrait l'eupéanisation de la culture"⁴⁸. C'est dire qu'il ne saurait y avoir d'esprit et de culture européens que *post operas*, si donc l'idée de l'Europe est à débusquer *a posteriori* de toute production littéraire ou esthétique. Chaque pays, pour Gide, par sa propre production artistique, peut participer à la réédification de l'Europe sans pour autant masquer ses origines. Synergie, coopération : Gide lui-même, d'ailleurs, ne considérerait-il pas, en citoyen archétypal de l'Europe que "tout livre est une collaboration"⁴⁹ ? Ceci correspond de surcroît à l'éloge que fait au même moment Thomas Mann⁵⁰ de la situation de Gide telle que ce dernier l'expose dans son article sur "Les Rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne", paru en novembre 1921 dans la *Nouvelle Revue Française* : Thomas Mann loue Gide de penser que si l'internationalisme barbussien serait nuisible, l'entente européenne en revanche reposerait le mieux sur la coopération de chacun de ses membres sans sacrifier ainsi la profondeur de leurs âmes respectives. Voilà pourquoi, enfin, le lieu du sens reste la culture européenne qui pour Gide conserve intacts tous ses prestiges, pendant l'entre-deux-guerres. Et pour quelle raison, sinon parce que c'est dans les défauts, les imperfections, les rebellions, les non-sujétions, les refus, c'est aussi dans la diminution ou la différence que peut être produit le sens ? De même en va-t-il pour l'Europe gidienne, qui ne gagne qu'à proportion des ressources qu'elle saura tirer de son inquiétude : affaiblie et balbutiante, elle gagne en lucidité. Gide pousse même la "disponibilité" européenne jusqu'à reconnaître que c'est dans son infériorité morale que l'Europe se montre la plus apte à apprendre des autres civilisations. Ainsi de l'URSS : "J'aimerais vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir, et les Etats d'Europe contraints de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître"⁵¹. Alors qu'à la fin des années 1920 Valéry voit dans l'Amérique l'assomption accomplie des facultés européennes décrues, que Claudel considère la culture japonaise comme plus respirable et la culture

américaine comme plus dynamique que celle de l'Europe, ou que Cendrars fantasme sur les puissances inouïes de l'URSS⁵² et du Brésil⁵³ comme étant les seuls lieux de l'avenir, Gide semble l'un des seuls à ne pas désespérer de l'Europe. Parce qu'il a su mieux peut-être que ses contemporains formuler le souhait, ou plutôt l'exigence, d'ordre éthique, d'une reconsidération de la disponibilité européenne et de sa propension au bonheur.

*

Incontestablement, entre les deux guerres, l'Europe voit sa santé s'affaiblir : *"J'ai mal à l'Europe"*, se lamente l'homme à la banquettes de Claudel⁵⁴. Or, dans ce mal-être seule la lucidité gidienne, semble-t-il, a su mettre au point ce qu'on pourrait appeler une homéopathie de la culture. Le mal au secours du mal, prescrit Gide en guise de thérapeutique : *"Je crois que souvent le mal (...) est d'une plus grande vertu éducative et initiatrice que ce que vous appelez le bien"*⁵⁵. A l'Europe malade il ne s'agit pas pour Gide, contrairement à bon nombre de ses contemporains, de substituer, en la quittant, d'éventuels lieux du sens projeté dans l'ailleurs comme valeurs de remplacement, mais d'appliquer un remède adéquat⁵⁶. C'est donc dans le banal, la maladie et l'inquiétude que la civilisation européenne pourra trouver son sens et sa reformulation. Si donc dans la réflexion de Gide sur le statut de l'Europe nous avons cru pouvoir déceler trois moments (l'agonie des mythes occidentaux; la glorification de la cirse; l'appel optimiste à l'idiosyncrasie culturelle et à la ferveur de l'harmonie européenne), c'est parce qu'il nous a paru légitime, textes à l'appui, de considérer qu'en tous points les conditions politiques requises pour soigner la vieille Europe ressemblaient à celles, morales, pour veiller un être humain. C'est ainsi, peut conclure Gide, qu'*"à vrai dire, les questions politiques m'intéressent moins et me paraissent moins importantes que les questions sociales; les questions sociales moins importantes que les questions morales."* Interroger l'Europe correspond à questionner l'homme — en vertu de quoi l'on est en droit de parler chez Gide de *"question européenne"*. Dans notre propre modernité européenne, retenons pour le moins de l'avertissement contenu dans *"l'Avenir de l'Europe"* que celui-ci dépendra de sa

disponibilité et de sa ferveur, inventions merveilleuses si gidiennes de l'âme aux aguets.

NOTES

¹ Dont Gide lui-même fait le plus grand éloge, sous le rapport de la compréhension de la situation européenne par Valéry : "*Lorsqu'il (Valéry) reportait ses Regards sur le monde actuel, ses jugements, ses prédictions étaient d'une pertinence qui nous paraît aujourd'hui prophétique et je ne pense pas que personne, en ce temps, ait émis sur la situation de l'Europe et de la France des appréciations plus sensées*"; écrit Gide dans son article sur "Paul Valéry", recueilli dans *Feuillets d'automne*.

² Et même bien avant, l'espace américain, dont quelques fragments du *Journal*, au contraire de Valéry qui voyait à la même époque l'Amérique comme la projection des meilleures potentialités de l'Europe, laissent entrevoir qu'aux yeux de Gide l'Amérique n'est pas non plus le lieu du sens, le relais mélioratif de la vieille Europe. Cf *Journal*, 23 juin 1930 : "*Si l'américanisme triomphe et si, plus tard, après que l'américanisme aura triomphé, on reprend son livre [il s'agit des Scènes de la vie future de Duhamel], je crains qu'il ne paraisse puéril... Ce qu'il faut déplorer c'est que l'Amérique s'arrête à un premier palier*", car dans le ciel de l'Amérique, "*nous n'avons pas encore su découvrir les étoiles*".

³ Th. Mann dans les *Exigences du jour*, Grasset 1976, au chapitre "Le problème des rapports franco-allemands" loue Gide d'opter comme lui pour une position nationale d'un cosmopolitisme qui préserve toutefois la pensée organique de l'Europe intellectuelle, ainsi que de souhaiter la régénérescence de l'Europe par le rapprochement des facultés culturelles que dispensent ses nations.

⁴ "*L'Avenir de l'Europe*", paru dans le volume des *Incidences*.

⁵ En ce qui concerne en effet l'interrogation européenne exclusivement, chez Gide, son *Journal* montre qu'elle se poursuit en un vaste spectre de 1914 à 1930 pour l'essentiel.

⁶ Sartre, dans ses *Carnets de la drôle de guerre* (Gallimard, 1984), à propos de l'exotisme de *Barnabooth* de Valéry Larbaud, fait de Gide le modèle archétypal de l'époque.

⁷ *Journal*, 30 décembre 1929. C'est nous qui soulignons pour mettre en évidence l'historicisation du phénomène : en 1890-1900, et non pas en 1920; ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'exaltation de la mondialité dans les *Nourritures* n'a eu qu'un faible écho en 1897, puis un grand retentissement après la guerre. Il est intéressant de surprendre Gide, dans les années 1920, désirer d'avoir rencontré, à la même époque, un Rogovine et mené l'existence d'un Cendrars !

⁸ "*La Marche Turque*", avril 1914.

⁹ *Journal*, 15 novembre 1914.

¹⁰ *Journal*, 8 octobre 1914.

¹¹ *Id.*, 25 septembre 1915.

¹² *Id.*, 27 septembre 1915.

¹³ *Id.*, 26 octobre 1915.

¹⁴ *Id.*, 16 novembre 1915.

¹⁵ *Id.*, septembre 1916.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Journal*, 18 décembre 1917.

¹⁸ *Ibid.*

- 19 Article sur lequel Gide reviendra dans le *Journal* le 21 septembre 1922 et le 8 octobre 1922.
- 20 Ce dîner apocalyptique est retracé dans le *Journal* le 3 janvier 1922.
- 21 *Journal*, 3 janvier 1928.
- 22 *Id.*, 25 octobre 1927.
- 23 *Journal*, 21 juin 1930, Gide écrit avoir lu *Demian* "avec grand appétit", dont le protagoniste annonce tragiquement le dépérissement de l'Occident.
- 24 *Id.*, 28 octobre 1929, Gide lit *La Montagne magique* et, début juillet 1931, entend la lecture faite par Th. Mann de *Joseph et ses frères* : or, que dégagent ces deux monuments romanesques que l'atmosphère envoûtante et la paralysie de toutes les structures mentales et idéologiques en Europe entre les deux guerres ?
- 25 *Id.*, 6 février 1934, Gide achève la lecture de *Manhattan Transfer*, roman-somme de Dos Passos au pessimisme apocalyptique.
- 26 *Journal*, 4 août 1922 : "J'ai vécu chez les Scythes avec *Bounine*. Son Village est admirable"; et précisément, en URSS le mouvement des Scythes se cristallise autour de l'angoisse que la civilisation occidentale ne subisse l'assaut et l'hégémonie de l'Orient, fussent-ils symboliques, métaphoriques ou mythologiques. Gide cite de même Mérejkowski, qui fit partie un temps des Scythes, dans son *Journal* du 16 janvier 1921.
- 27 *Journal*, 14 juin 1926 : "La culture doit comprendre qu'en cherchant à absorber le christianisme, elle absorbe quelque chose de mortel pour elle-même. Elle cherche à admettre quelque chose... qui la nie" : comme si pour Gide la culture, européenne suicidaire, s'était évertuée à choisir de tous les maux celui qui la maltraiterait le plus.
- 28 *Journal*, 30 octobre 1929.
- 29 *Id.*, 13 mai 1931.
- 30 Cette dichotomie inscrite au cœur de l'Europe constitue bien l'inquiétude (ce mot si gidien !) de la civilisation : "Notre malaise vient en effet de ce que la religion et la civilisation nous tiraillent en sens contraire, et que dans aucun sens nous ne réussissons rien de pur. Ne consentant à lâcher l'un ni l'autre, nous avons fait de l'Europe le lieu du mensonge et du compromis."
- 31 Cf. *Le Soulier de satin*, III, 1, le discours des Saints et de Dona Musique.
- 32 Cf. *Le Soulier*, II, 5.
- 33 *Journal*, 6 août 1914.
- 34 Puisqu'on la trouve déjà chez Goethe, Novalis ou Hugo.
- 35 *Journal*, 1915 (sans datation plus précise).
- 36 *Id.*, 25 septembre 1915.
- 37 Valéry, *Regards sur le monde actuel*, dans "Le Yalou" fait l'éloge de la puissance de la culture extrême-orientale, plus sage que notre Europe suicidaire; dans "L'Amérique, projection de l'esprit européen" offre une vision idyllique de l'Amérique comme relais des facultés éteintes de l'Europe; et dans "Sur les causes de la grandeur et la décadence de l'Europe" analyse la perte de vitesse de l'Europe au moment de l'ascension des autres cultures. Aucun écho, semble-t-il, de ce malheur valéryen chez Gide.
- 38 Gide reviendra sur cette même problématique du déclin et/ou de la santé de la culture européenne en 1937 dans sa "Préface à quelques écrits récents de Thomas Mann", recueillie dans le volume *Avertissement à l'Europe* et dans *Littérature engagée*; et Gide de citer Th. Mann : "La déchéance de la culture européenne n'est pas le fait de la guerre qui l'a seulement accélérée et rendue apparente", mais "Non, Th. Mann, non, notre monde n'est pas encore perdu."
- 39 Idée pourtant largement répandue, que ce soit chez H. von Kayserling, Malraux, Blok, Biély.

40 En quoi sur ce point aussi Gide diffère de Claudel quand celui-ci évalue les merveilles de la Chine, de l'Amérique, du Brésil et de l'Europe dans *Contacts et circonstances*.

41 *Journal*, 18 décembre 1917.

42 *Journal*, 7 janvier 1924.

43 *Id.*, 27 juillet 1924.

44 *Journal*, 3 mars 1918.

45 Ce que précise Gide dans le *Journal*, le 4 novembre 1929.

46 Dans "*L'Avenir de l'Europe*"; forme synthétique, par conséquent, du rien et du tout du sujet moral : de cette synthèse naît l'inquiétude requise.

47 On retrouve sous la plume de Gide cette même importance accordée à la personnalité et à l'individualité morales des nations en vue du salut de la culture européenne, dans sa préface au *Voyage en Orient* de H. Hesse (1930), recueillie dans *Feuillets d'automne* : "notre culture occidentale me paraissait en grand péril; assiégée de droite et de gauche par les doctrines totalitaires où toute individualité se fut résorbée".

48 *Journal*, 9 octobre 1916.

49 Dans l'avant-propos de *Paludes*.

50 Th. Mann "Le problème des rapports franco-allemands" (1922), dans *Les Exigences du jour*.

51 *Journal*, 13 mai 1931.

52 Cf. *Moravagine* (1925).

53 Cf. *Bourlinguer* (1946).

54 Cf. "*La banquettes avant et la banquettes arrière*", in *op. cit.*

55 *Journal*, 4 novembre 1929.

56 D'où la méfiance de Gide à l'endroit de l'orientalisme d'époque, cf *Journal*, 17 janvier 1918.